



NICOLAS DE STAËL, LA PEINTURE FÉBRILE

Éblouissant. La couleur en fièvre, la peinture qui flamboie, la Sicile en Provence. Sur deux étages de l'Hôtel de Caumont à Aix-en-Provence, quelque 70 toiles et nombre de dessins de Nicolas de Staël venant de prestigieux musées et surtout de collections privées. Une première ! Deux experts de la famille pour commissaires, son fils Gustave de Staël et sa petite-fille Marie du Bouchet, ont réuni l'œuvre peinte en moins d'un an, de juillet 1953 à juin 1954.

Période cruciale des 40 ans, un tournant capital dans sa vie et son œuvre : le nom de Staël commence à crépiter à New York, après le succès de sa première exposition à la galerie Knoedler. La ville mercantile ne lui

plaît guère mais en juin 1953, Paul Rosenberg, marchand de Braque ou de Picasso, lui fait signer une exclusivité. L'artiste doit produire. Il part pour la lumière fulgurante de la Provence. Au Lavandou, à Grignan,

Nicolas de Staël en Provence.

Hôtel de Caumont - Centre d'Art, Aix-en-Provence.
Du 27 avril au 23 septembre 2018



au Maroc, en Italie, ce Pétersbourgeois de naissance a découvert qu'elle peut métamorphoser ses couleurs – ici, ce « cassé-bleu est absolument merveilleux – au bout d'un moment, la mer est rouge, le ciel jaune et les sables violets ». Grâce à René Char, son frère d'armes avec qui « il approche parfois au plus près de l'inconnu et de l'empire des étoiles », Nicolas de Staël loue pour l'été une magnanerie à Lagnes et en novembre, il acquiert à Mènerbe une demeure seigneuriale d'une âpre beauté, traversée des vents qu'il veut faire claquer sur ses toiles.

Et surtout, il rencontre Jeanne Polge. « Quelle fille ! Quelle cadence unique dans l'ordre souverain, la terre en tremble d'émoi », écrit-il à René Char. Un séisme intime... En août, il voyage jusqu'en Sicile avec famille et amante. La peinture se fera au retour, chez lui, toujours en distance de l'immersion car « on ne peint jamais ce qu'on voit ou croit voir, mais mille vibrations, le coup reçu, ou à recevoir, semblable, différent ». Et les paysages vibrent d'une sensualité intense, animant la courbure des lignes d'horizon, les nus s'accourent au sommet de montagne. « La couleur prend corps dans l'épaisseur de la touche et l'existence des choses naît dans l'alchimie des pigments. On ne peint pas l'image d'un orage mais l'orage qui éclate au cœur de la peinture. » Peu à peu, au fil de l'exposition, les paysages de Provence mutent vers l'extraordinaire nudité de ceux de Sicile, dont la somptueuse série *Agrigente* aux lignes ultra-dépouillées, couleurs radicales faisant bloc, accords tendus de rouge, jaune, violet, ciels nocturnes éteignant le feu des couleurs.

Cette frénésie se poursuivra six mois encore, où il s'enferme dans la « solitude atroce » d'un atelier sur la mer à Antibes, peignant plus de 250 toiles en quinze mois, exécutant « sans respirer en quatre mouvements une recherche longtemps voulue ». En mars 1955, ce nomade de la lumière au sombre éclat de silex se fracasse du haut des remparts. L'infini du ciel et de la mer, la peinture au paroxysme. À 41 ans, fatidique. ■ Pascale Lismonde

Paysage de Provence, 1953, huile sur toile, 81 x 65 cm.
Collection privée. Courtesy Applicat-Prazan, Paris.